Prologue

— Bonjour. Je m'appelle Leslie et j'aurais besoin d'aide pour une phobie de l'avion.

Le psychanalyste, qui doit avoir 70 ans, m'observe de ses yeux bleus, un sourire discret aux lèvres. Il m'a l'air sympathique, assis bien droit dans son fauteuil, avec son air rieur. C'est par ce simple mot que l'avait décrit ma collègue qui me l'avait conseillé : « On peut dire qu'il a une technique fiable. » Moi cela me convient bien car dans ce mot « fiable », j'entends « constant », « rassurant », des qualités essentielles pour un psychiatre.

Le docteur Bruno me fixe en hochant la tête, d'un air de dire « oui c'est ça, continue à me raconter ta vie », et moi, en élève docile, je m'exécute. Il pose tout de même quelques questions, on peut dire que je me sens écoutée.

Au bout de trente minutes, durant lesquelles il m'a silencieusement écouté déblatérer, il me lance :

— En fait vous ne venez pas du tout me parler d'avion, vous venez me parler de votre père.

Touchée.

— Sûrement…

— Vous n'avez pas évoqué votre travail ? questionne-t-il.

— Je suis psychiatre moi aussi à l'hôpital. Mais je dois avouer que depuis le 15 octobre je ne sais plus vraiment pourquoi je fais ce métier.

Le psy s'éjecte prestement de son fauteuil, avec une aisance surprenante pour son âge, et déclare joyeusement :

— Il va falloir se pencher sur la question. Allez, si vous êtes d'accord, on commence le travail ensemble. À la semaine prochaine, même heure.

En sortant du cabinet du psychanalyste, le visage fouetté par l'air froid de décembre, je me remémore mon premier jour dans le service de psychiatrie.

Cela fait déjà quatre ans que je m'impatientais à bout de nerfs dans la salle d'attente de l'unité de psychiatrie que je connais maintenant par cœur. J'étudiais consciencieusement les peintures au mur pour tâcher d'oublier mon stress. En règle générale, je suis plutôt mal à l'aise avec les situations nouvelles. J'ai tendance à toujours imaginer le pire. Et c'est un peu pareil avec les gens. Selon moi, soit les personnes vont me délaisser après avoir découvert que je suis inintéressante, soit elles vont se montrer malveillantes et imprévisibles. D'ailleurs, sur le test de Rorschach, le test avec les taches d'encre, l'image que je me fais de l'autre est celle d'une abeille. Ça a l'air mignon, voire inoffensif, mais en réalité, il vaut mieux se méfier car le choc anaphylactique n'est peut-être pas loin. Je déteste qu'on me regarde et je préfère nettement passer inaperçue.

Paradoxalement j'affiche un style vestimentaire, original, coloré, voyant. Pour ne pas déroger à la règle, ce jour-là, on ne peut pas me rater avec ma veste rouge à fleurs.

Je suis matinale et ponctuelle comme à mon habitude, mais visiblement ce n'est pas le cas des médecins du service. J'ai donc patienté de longues minutes, en tripotant mes mains moites de sueur, avant d'apercevoir la silhouette massive du docteur Basi.

— Bonjour, tu dois être Leslie ? Moi, je suis le docteur Marion Basi, la cheffe de service. On avait rendez-vous à 9 h, c'est ça ? Désolée pour le retard… Viens ! Je vais te faire visiter.

Elle m'embarque pour une visite du service, en commençant par le secrétariat. La secrétaire, Delphine, une femme mince d'une quarantaine d'années, m'accueille chaleureusement.

— Bienvenue dans le service, docteur Orphé.

L'exploration continue et nous passons dans un long couloir,

« le couloir des portes bleues ». Plusieurs portes donnent sur les bureaux médicaux, celui du docteur Marion Basi, celui du docteur Alexandre Duché, et celui du docteur Michel Kras. Viennent ensuite les bureaux de la psychologue Véronique Force et de la cadre infirmière Nicole Poulliard. Les lieux sont propres mais vieillots. Une odeur de tabac mêlée à celle de café froid semble flotter continuellement dans l'air.

Les autres médecins n'étant pas encore arrivés, Marion me présente d'abord à la psychologue, Véronique Force. Assise à son bureau, cette femme rousse et replète, habillée tout en bleu, m'examine des pieds à la tête. Sous son regard perçant, j'ai la désagréable impression de passer au scanner. Le contraste entre cette femme et moi est saisissant car, avec mes cheveux noirs, mon orthorexie et ma veste rouge pétant, je semble être son opposé. Marion commente :

— Véronique fait de la psychanalyse, elle est vraiment géniale.

Elles se sourient, on ressent tout de suite la connivence entre ces deux-là qui sont manifestement copines. En revanche, Véronique ne me sourit pas vraiment à moi. On dirait plutôt qu'elle me jauge, une note de dédain imprègne sa voix grave :

— Ah oui c'est toi la nouvelle psychiatre, celle qui fait une thèse sur les tumeurs cérébrales.

Dans mes oreilles, cela résonne un peu comme : « Ah oui c'est toi la plombière qui vient faire office de psychiatre. Celle qui fait sa thèse sur les tuyaux d'arrosage. »

J'ai la sensation de prendre une douche froide. Personnellement, je ne suis pas une adepte de la psychanalyse. Je n'y comprends rien, c'est une discipline bien obscure pour moi.

Heureusement, Marion exprime un enthousiasme imperturbable :

— Oui, c'est super d'avoir une nouvelle recrue !

Sa manie de prendre la parole à la place des autres peut parfois être agaçante, mais ce jour-là, je l'ai bénie.

Marion, on peut dire qu'elle en impose. C'est une grande brune qui respire l'aplomb et l'assurance. Toutes les qualités dont je rêve. Bien évidemment, en apprenant à la connaitre, j'ai vite compris qu'elle ne laissait transparaître que la face visible de l'iceberg. En réalité, elle manque terriblement de confiance en elle.

C'est également mon cas, et cela ressort en permanence avec ma manie de ne pas regarder dans les yeux lorsque je suis intimidée ou mal à l'aise ; sans même m'en rendre compte. J'espère que ma future collègue ne remarque pas mon regard fuyant.

Marion poursuit sa visite guidée de sa démarche détendue. Nous entrons dans le bureau infirmier, une petite pièce sombre et bondée à cette heure-ci. Je salue timidement les personnes présentes dans la pièce.

La porte s'ouvre bruyamment derrière nous lorsque le docteur Duché fait son entrée. On pourrait aisément le confondre avec le chef de service. De par sa posture, son énergie et sa blouse blanche étincelante, il ne manque pas de charisme. Ses cheveux bruns sont rabattus derrière ses oreilles et des lunettes noires surmontent son nez en trompette.

C'est d'une voix un brin nasillarde qu'il s'adresse à moi :

— Salut ! Leslie, c'est ça ? Bienvenue !

Lorsqu'il s'approche, je prends conscience que ses mocassins noirs sont très élimés et que ses cheveux ne semblent pas vraiment propres. Cela altère un peu le prestige du personnage.

Alexandre Duché est sympathique, curieux, et entame facilement la discussion.

Pendant ce temps, le docteur Kras s'est également immiscé dans la pièce, en silence.

Marion fait les présentations :

— Michel, voici Leslie, notre nouvelle collègue.

— Ah bonjour Leslie, susurre-t-il d'une voix mielleuse qui ne

m'inspire pas confiance. Il porte un jean beaucoup trop serré et un T-shirt à la dernière mode qui détonne avec son ventre bedonnant et ses cheveux blancs.

— Tu viens juste de finir l'internat, c'est ça ? me demande-t-il.

Il ressemble à un serpent qui tente d'hypnotiser sa proie pour mieux la dévorer ensuite.

Marion coupe court à cet échange :

— Viens je vais te montrer ton bureau ! me dit-elle en sortant de la pièce.

Une fois la porte fermée, elle ajoute à voix basse :

— Il est un peu spécial, Kras ! Tu verras.

Le soir, lorsque j'ai décrit mes nouveaux collègues à mon mari Steeve, il s'est exclamé : « C'est bizarre qu'il y ait autant de médecins, ça ne va pas être facile de tous vous entendre, avec vos égos surdimensionnés. » Comme souvent, il était dans le vrai.

La rencontre avec le docteur Bruno m'a enfin décidée à entamer une psychanalyse. Pourtant l'enthousiasme que je ressens est troublé par une pointe d'amertume : je ne sais pas si j'aurai le courage d'aborder les évènements de l'année dernière. Ces souvenirs sont toujours vifs dans ma mémoire, intacts et précis, comme si je pouvais les revivre à tout moment. Il est peut-être temps de s'en débarrasser.